

# Philosophie et imagination

## Ou une méditation sur le bien

Salvatore Lavecchia

*Dans l'idée pure tu trouves  
Le Soi, qui peut se tenir.*

*Transformes-tu l'idée en image  
Alors tu éprouves la sagesse créatrice.*  
Rudolf Steiner (GA 288, p.243)

L'avenir de la philosophie. Une provocation de Rudolf Steiner : la philosophie, a-t-elle un avenir ?<sup>(1)</sup> — nous pouvons découvrir une réponse provocatrice dans l'œuvre de Rudolf Steiner. Bien sûr que, selon Rudolf Steiner, la philosophie a un avenir. Celui-ci consiste dans le fait qu'elle regagne une relation consciente à l'éthérique, ou selon le cas, au domaine où elle avait puisé, à l'époque de ses débuts, d'une manière à demi-rêveuse. : « Les philosophes antiques développèrent leurs idées par le corps éthérique. Tandis que la vie de l'esprit ... a perdu ce corps éthérique pour la connaissance, elle a ... perdu le caractère de réalité de la philosophie. La philosophie est devenue un simple édifice d'idées ». <sup>(2)</sup> Mais la philosophie peut regagner l'expérience de l'éthérique, et avec cela une relation de réalité, seulement si elle s'élève au premier degré de la cognition spirituelle, à savoir, à l'*imagination*. <sup>(3)</sup> Elle aurait alors à faire avec « une ... *contemplation* des forces de vie » <sup>(4)</sup> ou selon le cas, avec des expériences qui « n'ont pas le caractère abstrait des représentations actuelles, mais qui révèlent celui de la *nature de l'image* ». <sup>(5)</sup> Et tandis que « les idées précédemment vécues ... ne sont que pensées » ne peuvent avoir, selon le cas, « aucune force pour devenir une activité », les idées structurées de façon imaginative, manifestent « une puissance comme celle des forces de croissance », de ces forces que l'être humain configurent de la petite enfance à l'âge adulte. » <sup>(6)</sup>

Selon Steiner « seul l'enfant, qui n'a pas encore appris à parler, » se trouve « dans le même rapport avec le Cosmos, que le pratiquant dans les règles de l'activité imaginative. Mais cet enfant n'a pas encore abstrait... les forces du penser à partir des énergies (éthériques). Cela ne se produit d'abord qu'avec l'apprentissage de la parole ... Dans le cours ultérieur de sa vie, l'être humain dispose de ces forces abstraites du penser ; mais elles ne sont attachées qu'à l'organisme physique ... C'est pourquoi l'être humain ne peut pas amener en conscience la relation qu'il a avec l'éther. L'être humain imaginant apprend cela » C'est pourquoi « le tout petit enfant ... est un philosophe inconscient » et « le philosophe imaginant... redevient un petit enfant, mais en ayant une conscience pleinement éveillée de cela ». <sup>(7)</sup>

À partir d'un certain moment, que nous pouvons localiser à l'activité d'Aristote, la philosophie a développé précisément ce penser abstrait, qu'elle sépara d'une relation immédiate d'avec l'éthérique. <sup>(8)</sup> Cette évolution a exercé une fonction très importante, car elle a émancipé l'être humain d'une relation non complètement consciente, ou selon le cas, libre/majeure, d'avec le spirituel. Par la consolidation de l'*abstraction*, qui mena à un penser de moins en moins imagé, l'être humain put faire progresser sa conscience du je, ou selon le cas, l'autoconscience devenue *adulte* qui transcende toutes les empreintes inconscientes par des images vécues de manière passive. La progression lente et continue de cette évolution, qui éloigna bien loin des énergies de la vie, recèle pourtant en elle un double danger, par lequel la philosophie est aujourd'hui radicalement menacée. À savoir, que cette continuation mène, d'une part, au subjectivisme/solipsisme extrême, avec lequel le porteur de cette conscience de soi ne peut plus jeter aucun point avec les autres êtres humains ; d'un autre côté, au réductionnisme dogmatique, dans lequel le Je ne se représente que comme produit d'un processus purement physique. Ce sont justement ces dangers qui indiquent la nécessité d'un renversement dans l'évolution de la philosophie, qui devrait faire revenir la philosophie au domaine de l'éthérique.

**Comment acquiert-on l'imagination ? De la contemplation du penser pur...**

Comment la philosophie peut-elle réaliser une inversion du regard, qui pourrait la mener vers l'expérience de l'éthérique, ou selon le cas, vers l'imagination ? Dans les *Limites de la cognition de la nature* (GA 322)<sup>(9)</sup>, Steiner caractérise ce virage vers l'imagination comme le progrès, que devrait viser à l'avenir une science en général.<sup>(10)</sup> En tant que point de départ, ou préalable, pour cela, il caractérise la contemplation du penser pur, ou selon le cas, libre de toute faculté sensitive, qui ce trouve au centre de sa *Philosophie de la Liberté* :<sup>(11)</sup> ce penser-là, « dans lequel le Je peut se maintenir ».<sup>(12)</sup> À présent cette intuition spirituelle se révèle à l'observation plus exacte précisément comme le produit final productif de cette évolution-là, par laquelle l'activité philosophique réalisa la pleine manifestation des forces de l'abstraction avec le penser relié au physique. Comment le penser aurait-il pu être autrement une sorte de penser libre de sensibilité s'il n'était pas tout d'abord entré dans une pénétration d'avec le sensible ? S'il n'était pas tout d'abord devenu *abstrait*, physique, par l'action renforcée de la philosophie, alors il serait resté dans le suprasensible, mais sans devenir purement conscient, et de ce fait, sans pouvoir mener au plein éveil de la conscience du Je !

Steiner se rattache explicitement au point final, que la philosophie a atteint par le penser abstrait, d'une part, en caractérisant sa *Philosophie de la liberté* comme une œuvre qui devait « d'abord se présenter comme... purement philosophique »<sup>(13)</sup>, et d'autre part, comme un œuvre qui reliait le penser pur avec la qualité de l'abstraction.<sup>(14)</sup> En outre, il renvoie explicitement l'obtention réussie du penser pur en référence à Hegel et Schelling.<sup>(15)</sup> Mais tout aussi explicitement, il insiste sur le fait que pour cette raison, la philosophie de Hegel ou selon le cas de Schelling, « nous laisse vivre dans l'élément de vérité » scientifiquement fondé, parce qu'elle(s) ne pouvai(en)t pas en arriver réellement à l'imagination ».<sup>(16)</sup> En conséquence, toutes les deux philosophes ne furent pas non plus en position de montrer « par la découverte du chemin de l'esprit, comment vérité et science sont réellement et réciproquement en rapport réel ».<sup>(17)</sup> Donc, l'évolution de la philosophie était tombée dans un cul de sac.<sup>(18)</sup>

### ... au sujet de la création d'images éthiques

Pourquoi le chemin de la *Philosophie de la Liberté* — qui se rattache à ce point que les grands idéalistes avait aussi atteint — ne mène-t-il pas au cul de sac, dans lequel la philosophie était tombée ? Parce que le point *final* qui est atteint par le déploiement du penser pur, se révèle précisément comme un point d'*inversion*, qui peut renverser l'évolution de la philosophie en lui faisant prendre la direction de l'imagination. Il faut dire que l'on ne doit pas en rester au sein du penser pur, pour « ainsi continuer » de théoriser sur la connaissance. Car « la réalité ne vit pas dans ce que nous « édifions de si logique », ou selon le cas dans, « ce qui... se laisse au sens habituel démontrer en prouvant », au contraire, elle vit « ... en images », en imaginations.<sup>(19)</sup> Mais comment parvenir aux imaginations et, par suite, « comment à partir des idées qui, auparavant... ont plané abstraitement dans le penser pur, ... en faire des forces remplies de contenus » ?<sup>(20)</sup>

Sur le cheminement de la *Philosophie de la Liberté*, le penser pur n'en reste pas en soi, ou selon le cas abstrait, pour Steiner, mais il se perçoit comme créateur « d'impulsions autonomes... pour notre agir moral ».<sup>(21)</sup> Cette perception, qui mène à la conscience de la liberté, présuppose, d'une manière paradoxale, l'union consciente d'avec des forces qui transcendent le penser pur. Car les impulsions morales affluent depuis « la spiritualité pure » justement dans le penser, de sorte que l'on éprouve « la spiritualité pure », « en observant, comment l'énergie de la morale afflue dans le penser libre de toute sensibilité ».<sup>(22)</sup> Dans cet horizon, la liberté consiste en ce que les impulsions ne sont plus ressenties consciemment/instinctivement, au contraire, leur énergie est justement perçue par le penser pur.<sup>(23)</sup>

Nous pourrions à présent demander : Cette perception n'implique-t-elle pas éventuellement trop de passivité dans le penser, ou selon le cas dans l'individu pensant, de sorte qu'un résidu significatif de non-liberté persiste encore ici ? À vrai dire pas du tout ! Car cette perception est exclusivement fondée en soi et c'est donc une activité se déployant parfaitement à partir du penser libre ; elle est une attention extrêmement intensifiée, dans laquelle « vouloir et penser coïncident », de sorte que « le penser pur... est, au fond, une manifestation de volonté ».<sup>(24)</sup> Par dessus le marché, le penser

pur ne découvre pas les impulsions morales par leur spiritualité pure pour ainsi dire *formées d'avance*, ou selon le cas, déjà empreintes de formes qui déterminent d'avance leur révélation par le penser. Aussi reste-il devant elles parfaitement libre, c'est-à-dire déterminé seulement pas sa propre activité autonome. Cette activité volontaire parfaitement consciente d'elle-même forme à présent le pont vers l'imagination.

Mais non pas l'activité directe du penser pur, au contraire, seule l'activité qui découle de la réceptivité active du penser vis-à-vis des impulsions morales, donne à ces impulsions-là une forme concrète, *imaginée*, applicable au monde. Cette activité a lieu par cette faculté que Steiner caractérise dans *La Philosophie de la Liberté* (Chapitre XII) comme imagination morale. L'imagination morale n'opère cependant pas par analogie tirée de la nature, à partir de concepts ou d'observations déjà existantes, elle dérive de normes éthiques.<sup>(25)</sup> Elle reste au contraire orientée sur ce spirituel, qui, transcendant toutes les images, se révèle dans l'intériorité de l'être humain par le penser pur, et fait entrer par son énergie éthique la qualité d'imagination, que cette énergie-là peut révéler dans le monde. C'est précisément au moyen de cette création absolument libre d'images *éthiques* que se montre l'imagination morale — et non par le penser pur ! — en tant que surfaces de projection de l'imagination, qui indique comment peuvent « se transformer concepts et idées en images » — justement en imaginations (au sens propre de mise en images, *ndt*).<sup>(26)</sup>

Dans cette perspective, l'imagination consciente se révèle en tant que degré cognitif, qui présuppose d'une part le penser pur, et, d'autre part, exige cependant la faculté de « résignation la plus active de la part de l'individu pensant : « Par paresse intérieure, on ne doit pas à présent... continuer de laisser rouler le penser libre de sensibilité et... croire », que par cela « on accède à l'arrière-fond des mystères de la conscience » ; au contraire, il faut « s'arrêter, et se mettre en face du monde spirituel extérieur, pour ainsi dire à partir du côté intérieur. »<sup>(27)</sup>

L'exercice de cette résignation est pourtant aussi nécessaire dans le monde physique, si l'on veut acquérir, en rapport avec elle, une imagination consciente et avec cela une vraie science ou selon le cas, pour préciser, une philosophie vivante. À savoir, le penser pur est certes aussi un préalable nécessaire ici pour l'imagination consciente.<sup>(28)</sup> Pour atteindre l'imagination, on doit cependant « l'interrompre du processus de perception », « faire cesser les représentations à partir du... processus d'élaboration des perceptions... et faire entrer les perceptions... directement dans notre corporéité », <sup>(29)</sup> afin que nous soyons remplis du pur contenu des perceptions.<sup>(30)</sup> Le penser pur y est indispensable, parce qu'à cause de son absence d'images ou selon le cas, de son absence de représentations, il donne l'énergie d'exclure la représentation lors du percevoir, de sorte que l'on « s'adonne simplement au percevoir extérieur ». <sup>(31)</sup> En conséquence on évitera de charger les perceptions de théorisation associative ou analogique qui impose de force aux phénomènes « toutes sortes de métaphysiques »<sup>(32)</sup>.

Mais comment pouvons-nous concrètement exercer la perception *libre de représentation*, pour accéder ainsi plus loin dans le domaine de l'imagination ? Comme pionnier sur ce chemin, Steiner caractérise Goethe, qui s'est efforcé à cela dans sa théorie des couleurs et a approfondi aussi la dimension sensible-morale de la perception, en impliquant l'être humain entier dans le processus perceptif.<sup>(33)</sup> S'agit-il aussi, dans le domaine de la perception, de développement d'images *éthiques* ? De fait.

Selon Steiner, le travail phénoménologique de Goethe en direction de l'imagination peut être continué,<sup>(34)</sup> lorsqu'on s'éduque dans l'appréhension consciente des perceptions au moyen de symboles/images, par une élaboration artistique<sup>(35)</sup>, ou selon le cas par « anthropomorphismes »<sup>(36)</sup> : on doit laisser présentes dans l'âme de telles images qui ont été créées à l'appui des phénomènes, ou selon le cas, rester à méditer longuement et calmement une image, qui est parfaitement contemplée à fond.<sup>(37)</sup>

Les images qu'on a ici à l'esprit sont *éthiques* pour la raison qu'elles sont rendues possibles par une activité parfaitement consciente de ses principes propres, elles mettent en train<sup>(38)</sup>, par le mouvement et la vie, la perception en imprégnant, ou selon le cas, en transformant radicalement notre comportement par rapport au monde. L'activité conscience qui rend possible cette création, n'est rien d'autre cependant que l'attention réceptive, parfaitement désintéressée du penser pur.

Soutenus par la réceptivité désintéressée du penser pur, nous devons nous « pénétrer de tout le rassasiement des couleurs... du son, du fait que nous ne les appréhendons pas conceptuellement, mais que nous visons les perceptions au plan symbolique, imagé ». En conséquence, notre corporéité réagira de plus en plus aux perceptions avec des imaginations,<sup>(39)</sup> et nous vivrons dans notre intériorité « ce spirituel-là », « qui est l'énergie de croissance ». Ainsi pouvons faire l'expérience consciente de comment « le spirituel entre en nous et nous organise nous-mêmes ».<sup>(40)</sup> Ainsi notre relation avec les forces de l'enfance<sup>(41)</sup> deviendra celle d'un *adulte* ; pour préciser, nous devenons des *philosophes imaginants*, ou selon le cas des *petits enfants*, qui sont « éveillés à une pleine conscience »<sup>(42)</sup> : L'activité réceptive, désintéressée et créatrice du penser pur, qui se métamorphose en création d'images éthiques, nous est offerte par une expérience consciente, pleinement hors de tutelle, de cette *sagesse créatrice*, de cette *Sophía*, à laquelle aspirait la philosophie à ses débuts d'une manière, pour ainsi dire, à la fois instinctive et enfantine.

### Une expérience avec l'imagination philosophique

Qu'il soit permis en ce point d'inciter à une expérimentation avec des *images*, qui souhaiterait indiquer une transition vers une activité imaginative *philosophique*. Par simplicité, je me rattache aux philosophes du passé qui, quoique ne partant pas d'une forme actuelle de conscience, faisaient preuve d'une trace naturelle d'activité imaginative. Les images présentées ici sont choisies de telle façon qu'elles sont, soit explicitement connotées comme éthiques, soit elles symbolisent une perspective éthique. L'approfondissement, auquel on incite dans ce qui suit, ne résulte pas d'un processus de réflexion, d'un procédé discursif, au contraire, il résulte d'une attention du penser sur les perceptions qui, au moyen des images nommées, viennent à la rencontre de la conscience. D'une manière intéressante, ces perceptions — qui naturellement ne sont pas censées être identiques à celles des philosophes passés — sont de telle nature qu'elles peuvent éveiller une attitude du Je vis-à-vis du monde que je voudrais oser désigner comme *imaginative* : une attitude, qui rend possible la manifestation de l'être spirituel du Je et du monde, par la perception de soi et du monde selon une *activité imaginative vivante*.

Mon exposition très schématique ne peut pas refléter la vivacité des expériences, qui reposent à sa base. Elle communiquera, je l'espère cependant, au moins de manière rudimentaire, ce que pourrait être une création d'*images éthiques*, ou selon le cas, combien aujourd'hui une imagination dépend étroitement, dans un sens conforme à l'époque, d'une attitude *éthique*, ou selon le cas, d'une attitude que le Je métamorphose en un espace ouvert de manière inconditionnelle pour la révélation d'une autre entité spirituelle.

#### 1. Le bien en tant qu'imagination d'un Je

Au commencement, se trouve ce qui est *originellement éthique*, le bien et avec lui, Platon, qui considéra en premier le bien en tant que principe de toutes choses. À partir de l'œuvre de Platon, nous pouvons acquérir une caractérisation extrêmement actuelle, parfaitement méta-normative du bien, que l'essence de l'imagination peut nous laisser percevoir.

Le dieu, qui créa le monde visible, passe pour Platon comme l'archétype du bien. Ce Dieu fut précisément bon, et par conséquent parfaitement dépourvu d'envie : il voulut donc que toutes choses, aussi radicalement que possible, Lui ressemblent, ou selon le cas aient part au bien ; et ce fut la raison *insondable* du pourquoi il créa, à partir du chaos du Cosmos<sup>(43)</sup>, selon le cas, une *image*<sup>(44)</sup> de son essence propre. Cette similitude du Cosmos d'avec le Dieu créateur n'implique pas de non-liberté pour ce qui est créé — le Cosmos n'est pas une reproduction de Dieu —, puisque le Cosmos est un être créé en tant que parfaitement autonome, se connaissant lui-même ou selon le cas conscient de lui-même.<sup>(45)</sup>

Dirigeons à présent notre attention sur les caractéristiques du bien, qui se manifestent par cette constellation.

- Le bien consiste en une volonté libre, radicalement inconditionnelle à la auto-médiation, ou selon le cas, à l'auto-révélation.

- Puisque conditionné par aucune raison, le sujet portant cette volonté n'agit pas à partir du passé, c'est-à-dire, ni à partir d'un rattachement à une représentation quelconque, ni de manière associative, ni par analogie.
- La manifestation de cette volonté consiste ainsi dans une *image*. Parce que cette image-là est créée par une action consciemment voulue, qui ouvre un espace pour un *autre*, elle peut être aussi caractérisée comme éthique.
- Puisque cette image manifeste l'inconditionnalité du bien, son être n'est pas conditionnée par l'identité du sujet au bien, ou selon le cas, à partir du passé. L'image n'est donc pas une reproduction.
- Pour préciser, l'image du bien naît de la volonté qu'un autre participe au bien. Avoir part au bien, cela veut dire avoir part à son absence de condition, ou selon le cas, avoir part à sa liberté. En tant qu'image du bien, peut seulement se manifester une conscience libre, un Je, qui recèle en soi la possibilité d'une médiation inconditionnelle du bien, ou selon le cas, de l'être-bien.
- Cette possibilité ne s'avérera jamais comme une nécessité, sinon elle serait conditionnée, et l'action correspondante ne serait plus *bien*. Ainsi l'image du bien ne peut pas non plus être déterminée à partir du futur, ou selon le cas, d'aucune évolution nécessaire quelconque.
- D'une manière paradoxale, cette image ne peut *venir à la rencontre* que d'un présent intemporel. Serait elle présente dans le bien, qu'elle serait alors prédéterminée.
- L'image, la manifestation du bien, est donc un acte impensable, le sacrifice de soi inconditionnel, la *résignation active* jusqu'à l'infini, qui vient à la rencontre de l'imagination d'un Je, à partir du néant.
- En tant que tel, cet acte ne peut être porté que par un Je qui se veut devenir libre, c'est-à-dire, à partir de l'amour de l'insondable, ou selon le cas, de l'espace inconditionnel ouvert pour le devenir manifeste d'un autre Je.

Si nous tentons une *condensation* en rapport avec notre sujet : une imagination est alors parfaitement consciente et par conséquent véritable, lorsqu'elle *vient* pour ainsi dire à la *rencontre* de l'attention créatrice d'une *bonne* volonté : lorsqu'une conscience libre, ou selon le cas, un Je, veut créer un espace illimité pour la révélation d'un autre Je, de sorte que l'essence de cette conscience-là, dans cet espace, peut inconditionnellement y résonner en tant qu'*image*. Cette image ne s'impose pas à la conscience réceptive, puisqu'elle est *co-créatrice* par le calme rayonnant activement éthiquement de cette conscience-là.

## **2. La lumière en tant qu'imagination du bien : lumières extérieure et intérieure / Conscience du Je, penser et représenter**

Dans la parabole du Soleil<sup>(46)</sup>, Platon symbolise par la lumière l'offrande de soi, inconditionnelle, du bien le plus haut en tant que substance de l'être.<sup>(47)</sup> Pour lui, la lumière visible manifeste, en tant qu'*image*, l'être du bien ; ainsi la lumière devient-elle une imagination du bien.

De la même façon que le Soleil ne peut être séparé de sa propre lumière, le bien ne peut pas non plus être séparé de sa propre manifestation en tant que substance de l'être : inconditionnellement, le bien se répand à flots, comme la lumière, se *manifestant*<sup>(48)</sup> en tant que vérité/*non dissimulée*, bien qu'elle reste constamment en soi. C'est pourquoi Platon peut caractériser le bien, d'une part, au-delà de tous les existants<sup>(49)</sup>, et d'autre part, comme le plus rayonnant et le plus manifeste dans le domaine de l'être<sup>(50)</sup>. Vis-à-vis de l'être, ou selon le cas, du monde, le bien est donc en même temps *intériorité* la plus profonde, et extrême *extériorité*, ou selon le cas, *perceptibilité* la plus claire. Complétons à présent l'imagination de Platon par quelques remarques au sujet de la lumière qui proviennent de Robertus Grosseteste (environ 1175-1253) : Selon sa nature, la lumière est auto-multiplication, ou selon le cas, énergie auto-générative qui s'engendre elle-même de sa propre substance. Son être est auto-génération immédiate. C'est pourquoi un point lumineux peut remplir le monde de lumière en un clin d'œil<sup>(51)</sup>, ou selon le cas, devenir une sphère de lumière de n'importe quelle grandeur ; c'est-à-dire, que la lumière se manifeste en s'ouvrant et se perdant jusque dans l'infini<sup>(52)</sup>.

Qu'est-ce que peuvent manifester ces images en relation au bien ?

- Sur la base de son incondicionalité, le bien afflue directement, instantanément, dans l'infini.
- Le bien devient donc directement et incondicionallement parfaitement *extérieur*. C'est donc l'*évidence* absolue, le *phénomène le plus manifeste*.
- Puisque cette évidence se manifeste à partir de l'infini, cela implique le retournement immédiat de l'absolue *extériorisation dans l'intériorisation* absolue : dans l'infini la lumière *extérieure* devient lumière *intérieure*. Le *phénomène le plus manifeste*, dans lequel le bien se manifeste incondicionallement, est donc un Je conscient de soi. Dans ce phénomène coïncident extérieur et intérieur ; La lumière/point-Je du bien se manifeste dans l'infini en tant que point lumineux d'un autre Je libre.
- La conscience libre du Je vient donc depuis l'infini, ou selon le cas intemporelle, comme image vraie, comme *imagination* du bien à la rencontre de la manifestation incondicionalnelle du bien : à la rencontre de la lumière *extérieure*, qui veut se révéler en tant que perceptibilité incondicionalnelle/transparence, vient la lumière intérieure, qui peut appréhender cette transparence-là comme son non-fondement propre, ou selon le cas, comme *elle-même*.
- La rencontre de la lumière extérieure et de la lumière intérieure dans l'auto-appréhension du Je, forme la substance vivante du penser. L'activité consciente du penser est donc, par essence, reliée à une énergie imaginative ; avec la force du bien, duquel le Je fut *imaginé*.
- Le penser, devenu conscient de sa propre nature, devient capable d'entendre résonner, dans les révélations de la lumière extérieure, qui donnent aux perceptions sensibles formes et contenus, l'énergie imaginative de vie de son propre non-fondement. Une perception sensible consciente, et selon le cas, une relation au monde imprégnée de la qualité du Je, se révèle ensuite dans le calme créateur réceptif du penser en tant qu'imagination conforme à la vérité.

*Im Sich-ergreifen  
Erschaue sich  
Je  
Als Licht erschaffendes Bild  
Des Guten.*

*In der leuchtenden Stille  
meines Ich  
erkling' als Bild  
di Leben formende Kraft  
gutenden Un-Grunds.*

*Dans l'appréhension de soi  
se contemple  
Je  
Comme lumière créant image  
Du bien.*

*Dans le calme rayonnant  
De mon Je  
Résonne comme image  
L'énergie formant la vie  
Du non-fondement bienfaisant.*

### 3. Philosophie, imagination et Je. Le tournant nécessaire vers le bien

La philosophie peut-elle devenir imaginative, si elle ne place pas le bien au centre de sa propre activité ?

Sur le cheminement qui est ici indiqué en balbutiant, le bien apparaît comme le non-fondement du Je, ou selon le cas, le non-fondement qui s'*imagine* dans la liberté absolu d'une autre conscience, en se révélant comme source de toute énergie imaginative véritable. Sans une relation consciente avec le bien, la philosophie laisserait échapper, non seulement son élévation personnelle à l'imagination ; en conséquence elle deviendrait sans Je ou selon le cas sans idées — parce que l'essence du penser ne peut être expérimentée que dans l'auto-appréhension du Je.

Sur le cheminement indiqué ici, il ne s'agira pas dans l'avenir de la philosophie d'un virage vers l'être — ne pouvant être en soi que passé, ou selon le cas tourné en arrière — ou selon le cas sur l'Un, au contraire, il s'agira, sur la base de la forme actuelle de la conscience, d'oser un virage vers la lumière : pour apprendre à percevoir consciemment la transparence du bien, qui veut se

manifeste en tant que substance du Je et du penser. Autrement dit, il s'agit d'un tournant *agathologique*<sup>(53)</sup> : afin de sauver le penser du calme total de son absence de Je et transformer les imaginations du bien s'éveillant en vie.

**Die Drei 7-8/2012**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Savatore Lavecchia** est professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université d'Udine, chargé de cours du Master « La Philosophie en tant que chemin de transformation » de l'Université de Vérone et collaborateur au *Philosophicum* de Bâle.

**Notes :**

- (1) Cet écrit très schématique s'enracine dans un approfondissement de la nature du bien et de la lumière, que j'ai tenté en partant de la philosophie de Platon. Cet approfondissement s'est avéré très utile pour moi en tant qu'aide spirituelle lors de cet apprentissage qui considère l'imagination consciente en tant que fondement indispensable d'une expérience de l'esprit conforme à l'époque. Je vois ses résultats en accord avec les déclarations de Rudolf Steiner au sujet de la relation entre philosophie et imagination. Non pas à partir d'une « croyance en l'autorité », mais pour la raison que je vais expliciter plus largement ces déclarations — quoique par nécessité, pas en détail —, parce que selon moi, pour autant que je sache elles n'ont encore rencontré jusqu'à présent une attention — quand bien même critique — qui leur soit convenable.
- (2) Rudolf Steiner : *Trois progressions de l'anthroposophie. Philosophie – Cosmologie – Religion*. Référence au « Cours français » (GA 25), Dornach 6-15/9/22, cité à partir de l'édition de poche, p.84, Voir aussi au même endroit pp.89-91.
- (3) Au même endroit, p.91. L'*imagination* est le degré de la connaissance suprasensible, auquel les entités spirituelles — y compris celle de l'individu connaissant — se révèlent au moyen d'*images perceptives concrètes*, ou selon le cas, par des *perceptions au caractère d'images*. La différence d'avec les états visionnaires — caractérisés par la passivité complète du sujet contemplant — consiste dans le fait que seul(e) le/la connaissant(e) peut acquérir l'imagination par un renforcement énergétique de sa propre activité spirituelle : ici, ne se manifestent les entités spirituelles que pour la seule raison que il/elle leur a donné l'occasion de le faire, en ayant développé la faculté d'une *nouvelle* forme de perception *parfaitement consciente*. Sur ce sujet, voir la caractérisation vivante que Rudolf Steiner fait de cet état dans *Les degrés de la connaissance supérieure* (GA 12).
- (4) *Ebenda*.
- (5) *Ebenda*, p.90.
- (6) *Ebenda*, p.99.
- (7) *Ebenda*, pp.100-101.
- (8) Pourquoi précisément Aristote à ce point de départ ? Parce que pour la première fois — d'une manière exemplaire dans ses écrits sur la logique — il perçut comme une priorité d'observer l'essence du penser indépendamment d'une réalité qui transcende le penser : avec conséquence extrême, il *abstrait* donc le penser de son environnement spirituel, en le préparant ainsi pour la pénétration d'avec le physique.
- (9) Dornach, 27/9 au 3/10/1920, cité d'après l'édition de poche. Je dois me limiter ici aux remarques de Steiner, qui sont directement référencées à l'imagination. Pour un approfondissement ultérieur, voir Dorian Schmidt : « *Forces de vie- forces formatrices* », Stuttgart 2010, pp.115-206.
- (10) Ceci ne se trouve pas en contradiction avec le « Cours français ». Pour préciser, on y renvoie à la perspective, dans laquelle « la philosophie... était comme la médiatrice de l'ensemble de la cognition humaine », et était « la seule et unique science... qui était née de sa propre substance » (comme la note 1, p.83). Cette perspective-là est celle avec laquelle l'éthérique est lié (*Ebenda*, pp.83-84). Cela implique qu'à une philosophie qui s'alliât de nouveau à l'éthérique, il écherrait de nouveau une tâche d'orientation dans le domaine des sciences, et le cas échéant, la détermination même de la scientificité.
- (11) Rudolf Steiner, comme la note 8, 30/9/1920, pp.50-58 ; *Ebenda*, 2/10/1920 soir, pp.104-106 et 3/10/1920, pp.11-115.
- (12) *Ebenda*, 2/10/1920, à partir de la p.104.
- (13) *Ebenda*, 3/10/1920, pp. 112 & 125.
- (14) *Ebenda*, 3/10/1920, p. 122; *Ebenda*, 30/9/1920, p.52 Steiner parle du penser pur comme d'un « élément refroidissant l'entité humaine ».
- (15) *Ebenda*, 3/10/1920, pp. 125-127.
- (16) *Ebenda*, 3/10/1920, pp. 126 & 127.
- (17) *Ebenda*, 3/10/1920, p. 127.
- (18) *Ebenda*, 3/10/1920, p. 126.
- (19) *Ebenda*, 30/9/1920, p.58.
- (20) *Ebenda*, 3/10/1920, p.122.
- (21) *Ebenda*, 30/9/1920, p.52.

- (22) *Ebenda*, 30/9/1920, pp.51, comme 53.
- (23) *Ebenda*, 30/9/1920, p.53.
- (24) *Ebenda*, 3/10/1920, p.124.
- (25) *Ebenda*, 30/9/1920, pp.54-55.
- (26) Cf. *Ebenda*, pp. 55 & 58.
- (27) *Ebenda*, p.56.
- (28) *Ebenda*, 2/10/1920, à partir de p.104 et 3/10/1920, pp.111-113.
- (29) *Ebenda*, 2/10/1920, à partir de la p.104.
- (30) *Ebenda*, 2/10/1920, à partir de la p.104 & 3/10/1920, p.113.
- (31) *Ebenda*, p.113.
- (32) *Ebenda*, 3/10/1920, p.114, Cf. *Ebenda* 2/10/1920, p.105.
- (33) *Ebenda* 2/10/1920, à partir de la p.104.
- (34) Au sujet du phénoménalisme en tant que fondement important pour l'acquisition de l'imagination Cf. *Ebenda*, 3/10/1920, p.114 & 116.
- (35) *Ebenda* 2/10/1920, à partir de la pp.104-105 ; Cf. *ebd.* 3/10/1920, pp.112-115.
- (36) *Ebenda* 2/10/1920, avant midi, p.79.
- (37) *Ebenda*, 3/10/1920, pp.114-115.
- (38) *Ebenda*, 3/10/1920, p.114.
- (39) *Ebenda*, 2/10/1920, à partir de la p.105.
- (40) *Ebenda*, 3/10/1920, p.116.
- (41) *Ebenda*, 2/10/1920, avant midi, p.79.
- (42) Rudolf Steiner, comem la note 1, pp.100-101.
- (43) Platon : *Timée*, 29e-30a.
- (44) *Ebenda*, 92c7.
- (45) *Ebenda*, 34b8-8.
- (46) *Politeia*, 506d6-509c.
- (47) *Ebenda*, 508d4-6.
- (48) Le mot grec *alétheia* – vérité – signifie littéralement « *qualité de ce qui n'est pas dissimulé* ».
- (49) *Ebenda*, 509b8-10.
- (50) *Ebenda*, 518c9.
- (51) Robertus Grosseteste: *Hexameron*, édité par R. C. Dales/S. Gieben, Oxford 1982, pp.97 ; 26-98, 5.
- (52) Robertus Grosseteste: *Dez luce*, édité par C. Panti, Pise 2011, pp.76 ; 2-4 et 77 ; 28-30.
- (53) Le mot grec *agathós* signifie « bien ».

**Remarque du traducteur :** *A priori* et sauf erreur de ma part, le cheminement tracé ici par le professeur Lavecchia a déjà commencé à être parcouru par un philosophe comme Massimo Scaligero. J'invite le lecteur intéressé à lire ses œuvres traduites en français et disponibles sur le site de l'IDCCH.be (D.K.)